

FausseS règles, règles douteuses

PAR

MAURICE GREVISSE

C'est une vérité élémentaire et même un peu simpliste: la bonne pratique d'une langue suppose le respect des règles qui gouvernent son vocabulaire, sa morphologie, sa syntaxe, c'est-à-dire sa lexicologie et sa grammaire en général. Depuis je ne sais combien de siècles qu'il y a des grammairiens – et qui pensent . . . – des codes se sont élaborés pour le bon usage de la langue française, et le docte Jean Nicot, avec son *Thresor de la Langue francoyse, tant ancienne que moderne* (1606), a donné, après les divers *donats* du moyen âge et après le *Dictionnaire francoislatin* de Robert Estienne (1540), le branle à une remarquable série d'études grammaticales et lexicologiques. Celles de Vaugelas, dont les *Remarques sur la langue française* (1647) ont exercé sur la littérature du XVIIe siècle une profonde et large influence, sont restées célèbres.

Mais les règles de nos braves grammairiens d'autrefois et de tous leurs émules de l'époque moderne ou contemporaine, que sont-elles, en somme, sinon des espèces de garde-fous, disons plutôt des digues? Car la langue, surtout la langue parlée, qu'est-elle qu'un flux perpétuel, une marée de mots et de phrases, toujours mouvante, toujours recommencée, *itus ac reditus* de nos pensées et de nos sentiments? Or une des caractéristiques des digues est leur relative fragilité: si la mer est agitée, elles se lézardent parfois et finissent par se rompre.

Ainsi les digues que nos lexicographes et nos grammairiens, dûment munis des équerres, des compas et des niveaux de la logique, ont si soigneusement élevées, ne sont pas toujours sans fissures, et certaines belles «règles», pourtant bien bâties au cordeau, résistent d'aventure assez mal à l'énorme et incessante poussée de l'usage: c'est que, surtout à notre époque où se développe, principalement dans le domaine de la technique, un extraordinaire foisonnement de termes nouveaux, anglais pour un grand nombre, la langue française se trouve travaillée par des remous comme elle n'en a peut-être jamais subi.

D'ailleurs les règles, en linguistique aussi, comme dans tous les domaines où il s'agit de conduire et de diriger l'esprit et le cœur, n'ont pas toujours une valeur absolue. Il y a des exceptions qui, si l'on s'en rapporte à l'adage, les confirment. Et parfois des erreurs. Ferdinand Brunot l'a dit pertinemment: «Malgré les découvertes de la linguistique moderne, le concept fondamental n'a pas changé. L'idée que la langue est fixée reste debout, dans sa fausseté séculaire. Et par là s'explique cette étroitesse de doctrine qui fait condamner pêle-mêle les déformations corruptrices et les nouveautés heureuses. Partout des barricades de toile d'araignée ferment les avenues où l'usage s'avance, souverain et irrésistible. Au lieu d'une loi de vie, d'un code souple, adapté, à jour, on réimprime une ordonnance de police, toute pleine de prohibitions, de restrictions, de chicanes, sur laquelle veillent quelques commissaires de bonne volonté, qui croient sauver la «tradition nationale»¹.

Le même Brunot souhaitait qu'on nous donnât hardiment un Manuel des fausses règles. Ce que je voudrais présenter ici – avec tous mes bons compliments au cher Monsieur Høybye – ce n'est certes pas l'ébauche d'un tel manuel, mais simplement et modestement quelques observations sommaires touchant certaines particularités de vocabulaire ou de syntaxe. Elles feront voir soit que telle règle est si peu absolue, si élastique qu'elle n'en est plus guère une, soit qu'elle ne trouve, dans le champ de l'usage réel, aucun fondement solide, soit encore qu'elle heurte le gros bon sens linguistique.

Prenons, dans le Dictionnaire de l'Académie, le mot *melliflue*; il y est donné comme «adjectif des deux genres», avec l'exemple *Langage melliflue*. – Très curieux, ce *melliflue*, avec son *e* féminin! Puisque, pour l'étymologie, il faut remonter au latin *mellifluus*, on ne voit vraiment pas pourquoi ce masculin latin n'aurait pas pour correspondant français *melliflu*, tout comme le masculin latin *superfluus* a pour correspondant français *superflu*. Bescherelle, La Châtre, Poitevin, le Larousse du XXe siècle ont parfaitement raison, qui donnent *melliflu*, *-ue*, avec l'exemple *Discours melliflus*.

Oserai-je le dire? l'Académie, et Littré, et le *Dictionnaire général* de Hatzfeld-Darmesteter-Thomas, et le *Grand Larousse encyclopédique*, et le *Dictionnaire étymologique* de Bloch-Wartburg, et le *Robert* (le grand et le petit), et le *Dictionnaire des difficultés de la langue française* d'Adolphe

¹ : F. Brunot, *La Pensée et la Langue*, 3e édit., 1936, pp. IX-X.

V. Thomas, et le *Dictionnaire des difficultés grammaticales et lexicologiques* de J. Hanse, et le *Nouveau Dictionnaire des difficultés du français* de J.-P. Colin ont pris, en tenant *melliflue* pour un adjectif des deux genres, une position bien curieuse. Et moi aussi (mais je m'en repens . . .), dans mon *Code de l'orthographe française* (1948).

Il y aurait, en matière de vocabulaire, pas mal d'autres cas où la règle traditionnelle, entendons celle des définitions officielles, prêterait à discussion. Considérons seulement celui de *mappemonde*.

Qu'est-ce qu'une *mappemonde*? Strictement parlant, c'est une «carte représentant toutes les parties du globe terrestre divisé en deux hémisphères enfermés chacun dans un grand cercle»: définition de l'Académie, très juste sans doute, puisqu'une *mappemonde*, c'est, étymologiquement, une *mappa mundi* (latin médiéval), c'est-à-dire une nappe, un plan du monde, donc une carte *plane*². C'est cette dernière caractéristique que l'Académie a soulignée dans un communiqué du 18 février 1965. Mais en face de la règle stricte, en face de l'Académie, il y a l'usage, maître souverain de la langue, ne l'oublions pas. Or, négligeant la valeur essentielle de *mappa* et l'idée de planéité qu'elle comporte, il prend couramment *mappemonde* au sens de «globe terrestre». Le glissement est-il vraiment damnable? Les puristes n'en doutent pas; pour eux, il l'est! Pourtant d'excellents auteurs, même habillés de vert, ne se sont pas fait faute d'employer hardiment *mappemonde* au sens prétendument abusif de «globe terrestre» ou, figurément, de «grosse boule». Voici Michelet, dans une description de soleil couchant: «Son énorme *mappemonde*, souvent rayée durement de raies noires et de raies rouges, s'abîmait, sans s'arrêter à faire au ciel les fantaisies, les paysages de lumière, qui souvent ailleurs égayent la vue» (*La Mer*, I, ii); – et Bernanos: «L'univers du psychologue curieux ressemble à l'univers moral comme une *mappemonde* couverte de signes et de chiffres ressemble au globe frémissant qui vole à travers l'espace vide et noir, vers la constellation du Centaure» (*Le Crépuscule des vieux*, p. 34); – et le puriste Robert Kemp: «C'est comme si Hector Servadac et Ben Zouf, son ordonnance, enlevés par une comète, regardaient de loin leur planète, de nouveau, comme une *mappemonde* illuminée» (dans les *Nouvelles littér.*, 9 oct. 1958); – et André Billy: «A ses pieds [d'un philosophe qui médite] s'arrondit une

2: Cf. «carte géographique»: italien *mappa*; espagnol *mapa*; allemand *Mappe*; anglais *map*.

mappemonde» (dans le *Figaro*, 16 juin 1965); – et André Malraux, parlant du général de Gaulle: «Quand il avait quitté le bureau présidentiel à l'énorme *mappemonde*, il ne parlait plus de choses sérieuses» (*Les Chênes qu'on abat . . .*, p. 92); – et Maurice Genevoix, notant, à propos de bêtes puissantes: «Elles tournaient, dociles et calmes, sous la main qui leur claquait la croupe, *mappemonde* de chair rebondie» (*Jeux de glaces*, p. 23).

Tous ces auteurs écriraient mal le français? Non, non, certes, et la mise en garde de l'Académie n'est qu'un coup d'épée (d'académicien) dans l'eau (de l'usage); et en dénonçant comme abusif l'emploi de *mappemonde* au sens de «globe terrestre» ou de «grosse boule», Robert et aussi J.-P. Colin, dans son *Nouveau Dictionnaire des difficultés du français*, ont établi une fausse règle, démentie par l'usage réel de notre temps.

Passons sur le terrain des particularités grammaticales. C'est une règle traditionnelle et logique à coup sûr: l'article *le*, devant le superlatif relatif, reste invariable quand la comparaison est établie entre les différents degrés d'une qualité, quand un être ou un objet, considérés dans des lieux ou des moments distincts d'un même état, se trouvent comparés avec eux-mêmes ou quand le superlatif indique un degré plus haut, ou plus bas, ou meilleur que le niveau normal: C'est à Ispahan que les roses sont *le* plus belles. C'est en automne que les roses sont *le* plus exquises. «Cette scène est une de celles qui furent *le* plus applaudies» (Littré). – Mais on emploie *le*, *la*, *les* (pronoms selon H. Yvon³), en accord avec le nom, si la comparaison est faite avec des êtres ou des objets différents: Ce sont les roses d'Ispahan qui sont *les* plus belles. Ce sont les roses d'automne qui sont *les* plus exquises. – On le sent bien: il y a, dans le courrier du cœur, une utile nuance entre «De ces deux sœurs, la cadette est celle qui est *le* plus aimée» (Acad.) et «. . . la cadette est celle qui est *la* plus aimée» (Id.).

La règle traditionnelle (qui n'est d'application que dans les phrases prédicatives⁴), avec la distinction qu'elle comporte, serait bonne à observer sans doute, pour une analyse très nette et fine de la pensée, mais

3: *Le Français moderne*, oct. 1949, janv. 1950, oct. 1950, oct. 1957.

4: Diese Unterscheidung zwischen der Steigerung des Grades einer Eigenschaft an derselben Person oder Sache und der infolge eines Vergleiches entstehenden Steigerung ist nur in prädikativer Stellung möglich. In attributiver oder appositioneller Stellung fallen die beiden Formen der Steigerung zusammen. (E. Gamillscheg, *Hist. française Syntax*, p. 55).

il y a, dans l'usage, par l'effet d'une certaine loi du moindre effort, une forte tendance à employer *le, la, les*, en accord avec le nom, même quand un être ou un objet est comparé avec lui-même ou quand le superlatif indique un niveau plus haut, ou plus bas, ou meilleur que la normale. Et cela n'est pas récent: «Il [Jésus-Christ] est venu surprendre la reine dans le temps que nous la croyions *la* plus saine, dans le temps qu'elle se trouvait *la* plus heureuse» (Bossuet, *Marie-Thérèse d'Autr.*); – «Vous me retrouverez tout entière comme dans le temps où vous avez été *la* plus persuadée de mon amitié» (Sévigné, 3 août 1688).

Sneyders de Vogel⁵ affirme que «cette construction est encore populaire aujourd'hui». Populaire, bien sûr. Mais c'est bien plutôt «assez courante, même dans l'usage littéraire» qu'il faudrait dire; aux sept exemples cités dans le *Bon Usage*, j'ajouterais bien ceux-ci: «D'abord le départ a lieu souvent dans le moment où l'indifférence – réelle ou crue – est *la* plus grande» (M. Proust, *Albertine disparue*, t. I, p. 17); – «L'époque 1860–1900 (...) fut ainsi, au point de vue psychique, celle où l'on observa le moins et où l'expérience intérieure fut *la* plus misérable» (L. Daudet, *Le Stupide XIXe Siècle*, p. 246); – «Mais c'est au moment où les Encyclopédistes étaient *les* plus accablés qu'ils ont reçu l'aide *la* plus courageuse» (E. Herriot, *Les Pages immortelles de Diderot*, p. 25); – «Nous promettons la justice, et nous commencerons par *la* rétablir là où l'injustice est *la* plus abjecte» (G. Bernanos, *Lettre aux Anglais*, p. 160); – «C'est en hiver que ces jardins sont *les* plus beaux» (E. Henriot, *Rencontres en Ile-de-France*, p. 67); – «Mais *la* «Clinique du langage» montrera sans doute les points où *la* citadelle est *la* plus battue en brèche» (A. Thérive, *Clinique du langage*, p. 9); – «A la Saint-Jean, les premiers fruitiers sont fleuris. C'est le moment où notre vallée est *la* plus belle» (A. Chamson, *Adeline Vénician*, p. 106); – «C'est lorsque la demande des lance-pierres était *la* plus grande, que l'élastique carré, les fourches parfaites (...) leur sortaient de toutes les poches» (J. Chabrol, *La Gueuse*, p. 109).

Peut-on alors tenir pour lettre morte la règle traditionnelle? N'allons pas jusque-là, n'ébranlons pas les colonnes du temple. «Ordinairement, dit Nyrop⁶, on distingue soigneusement les deux constructions. Les rois qui sont *les* plus respectés (qui sont les plus respectés d'entre les rois). Dans les temps où les rois sont *le* plus respectés (au moment où ils sont

5: *Syntaxe histor. du français*, 2e édit., 1927, p. 15.

6: *Gramm. histor.*, t. V, § 81, 5°.

l'objet du plus grand respect). » Constatons cependant que la règle traditionnelle est très élastique. Suivons-la, mais ne jetons pas les hauts cris quand des écrivains du premier rayon y font quelques entorses.

Concluons: la syntaxe, disons plus généralement la manœuvre du langage, est, pour reprendre la pensée de Valéry, une faculté de l'âme. Et cette faculté est éminemment ondoyante et diverse. Les fabricateurs de règles devraient s'en aviser, dont les prescriptions n'admettent bien souvent pour autorité qu'un certain esprit de géométrie, au lieu de considérer les valeurs vives et profondes de la pensée. Valéry a dit là-dessus des choses très pertinentes: «La syntaxe est un système d'habitudes à prendre qu'il est bon de raviver quelquefois et de rajuster en pleine conscience. En ces matières, comme en toutes, il faut se soumettre aux règles du jeu, mais les prendre pour ce qu'elles sont, ne point y attacher une autorité excessive. Ne point tirer vanité de se rappeler une quantité d'exceptions. Ne point oublier qu'au temps des plus grands écrivains, les libertés étaient aussi bien plus grandes⁷. »

Maurice Grevisse

BRUXELLES

7: P. Valéry. *Tel quel*. I, Choses tues, III, Biblioth. de la Pléiade, p. 482.